

PIERRE CENDORS

L'homme caché

romans



finitude

2006

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DIX EXEMPLAIRES
SUR PAPIER FICELLE, NUMÉROTÉS DE I A IO ET
ENRICHIS D'UN COLLAGE ORIGINAL DE L'AUTEUR.

*Si nous cherchons quelque chose,
le labyrinthe est l'endroit le plus
favorable à la recherche.*

ORSON WELLES

1. L'eau-de-là

Peu ont connu Endsen de son vivant.

Ceux qui l'ont fréquenté, morts aujourd'hui, ont conservé le silence jusqu'au bout. Le poète avait depuis toujours échappé à l'attention des biographes.

Dans l'existence de celui-ci, les repères chronologiques manquaient, les témoignages étaient tous indirects, on savait d'Endsen ce que lui-même, ailleurs, en de rares confidences écrites, avait évoqué de sa vie : enfance paysanne, études, puis longues années d'exil.

Ces insuffisances n'étaient imputables ni au

hasard ni aux turbulences de l'histoire, mais à l'étrange volonté d'anonymat à laquelle le poète avait obéi jusqu'à la fin. Sa mort même, survenue par noyade dans la Vltava, le fleuve pragois, avait effacé les dernières traces de son existence. Son corps n'avait jamais été retrouvé.

Après la «révolution de velours» de 1989, une célèbre maison d'édition pragoise avait entrepris la publication des auteurs frappés par la purge communiste. Endsen avait été un des tout premiers à être réhabilité. On avait alors beaucoup parlé de son œuvre majeure : *L'eau-de-là*, soulignant sa portée visionnaire.

La présentation de cette édition avait été confiée à mon ami et traducteur, Anton Málek. J'étais alors de passage à Prague pour une série de conférences, Anton l'apprit et m'invita chez lui pour la durée de mon séjour. Je ne me doutais pas alors de l'impact que ce texte aurait sur sa vie et sur la mienne.

Certainement l'œuvre la plus insolite d'Endsen, cette fable constituait, selon Anton, le testament du poète. La jeunesse de plusieurs générations s'était reconnue dans la figure de M, le héros sans nom, dont on suivait la quête à travers les rues d'un Prague labyrinthique. Anton y lisait une métaphore claire de la vie du poète.

Ainsi, la scène finale voyait M s'arrêter au terme d'une promenade nocturne, sur la rive de V. L'aube venait de poindre. Or, toujours selon Anton, V renvoyait certes à Vie, mais aussi à la Vltava, le fleuve où Endsen avait disparu. Coïncidence ou message caché du poète ? Anton était véritablement fasciné par cette œuvre.

Dès mon retour en France, il me fit part de son projet de la traduire dans notre langue. Pour recomposer le climat dans lequel Endsen l'avait écrite, il avait réussi à localiser à Prague l'appartement où avait vécu le poète. Aucun locataire ne l'occupait. Conscience professionnelle ou simple fixation, il y avait aussitôt emménagé ses affaires.

Plusieurs mois passèrent avant que je ne le revisse. Comme la première fois, son accueil fut chaleureux, mais je le sentis préoccupé. Ses recherches piétinaient. Les documents concernant la vie du poète se réduisaient à presque rien. Anton avait, semble-t-il, perdu sa trace.

Un peu plus d'un an s'était écoulé depuis notre dernière rencontre lorsque je revins le voir. Sa traduction terminée, un projet plus ambitieux, plus important, ajouta-t-il, s'était emparé de lui. Écrire la biographie d'Endsen. Je ne cachai pas ma surprise.

L'idée lui en était venue un hiver particulièrement rude. Plusieurs semaines durant, Anton avait travaillé à sa traduction sans guère sortir ni voir personne. Son rapport à l'œuvre s'était densifié dans l'isolement. Jour après jour, en accompagnant la quête de M, le héros sans nom, il avait senti la présence du poète se faire plus proche. Comme si les pas de l'un conduisaient à l'autre. De fait, la traduction de *L'eau-de-là* à peine achevée, des documents inédits concernant Endsen étaient parvenus à Anton.

L'envoi — anonyme — était constitué de plusieurs feuillets d'allure officielle. Nulle explication, aucun commentaire ne les accompagnait. Leur source ne faisait cependant aucun doute. Leur lecture apprit à Anton que sous l'occupation Endsen avait eu affaire avec la police secrète. Des indices indiquaient qu'il avait joué un rôle important au sein d'un réseau de clandestins opposés au régime. Aux yeux d'Anton, pourtant, l'information la plus capitale se trouvait sur le dernier feuillet. Un tampon indiquait que le dossier avait été complété et clos le 17 septembre 1984, c'est-à-dire la veille de la disparition d'Endsen.

Anton avait non seulement acquis la conviction que la mort par noyade du poète n'était pas

accidentelle, mais qu'avertit de sa fin prochaine, Endsen avait laissé, avec *L'eau-de-là*, un message. Et il en avait trouvé la clé.

Son regard était devenu intense. C'était le regard d'un homme qui ne vivait plus que dans ses pensées. Il me révéla alors son secret, un secret que le monde avait ignoré jusque-là : Endsen avait eu une fille. Et elle était vivante.

Anton détenait un document de la police secrète le prouvant. Il était maintenant persuadé que l'anonymat d'Endsen n'avait pas eu d'autre raison d'être que celle-ci : protéger sa fille. Son activité politique était une telle menace pour le régime que sa vie et celle de ses proches étaient en danger. Encore en bas âge, l'enfant avait été cachée en sûreté loin de Prague, loin de son père. Anton me confia alors ce qu'il considérait être son triomphe et l'accomplissement de longs mois de travail.

— J'ai retrouvé la trace de sa fille. Elle s'appelle Vanna, elle a vingt-cinq ans et étudie à l'école de cinéma, à Prague. Elle ne sait pas qu'Endsen était son père. Le véritable V de *L'eau-de-là*, c'est elle, Pierre ! Vanna !

La jeune fille accomplissait sa dernière année d'école où elle s'était déjà distinguée par la qualité de ses documentaires. Anton l'approcha en

lui soumettant un projet : un film sur Endsen. Elle avait lu son travail et avait accepté.

En gagnant peu à peu sa confiance, il espérait ainsi percer le mystère du poète. Il l'interrogea et Vanna, sans se douter de rien, évoqua son passé. Elle avait grandi à la campagne, loin de tout. Son unique lien avec le reste du monde avait été les visites, deux fois dans l'année, que son oncle Miroslav lui rendait.

Anton en avait immédiatement eu l'intuition : Miroslav était Endsen, c'est-à-dire, ainsi qu'il le découvrit plus tard, le M de *L'eau-de-là*.

A l'insu de la jeune fille, il avait exploité ses souvenirs de Miroslav dans sa biographie. Encouragée par son intérêt, Vanna lui avait apporté un paquet de lettres de son oncle. Anton les avait lues, reproduites et comparées aux manuscrits d'Endsen. Le doute n'était plus permis : l'écriture en était identique.

Ainsi, la biographie sur laquelle il avait travaillé et dépensé ses forces, la biographie d'un homme aussi remarquable qu'obscur, imposant et élusif, cette biographie était maintenant complète et le mystère résolu. Il avait décidé d'attendre que le documentaire soit achevé pour tout révéler à Vanna. Celui-ci serait prêt vers août.

La stupeur m'avait momentanément ôté la parole. Face à mes protestations, il constata seulement :

— Lui révéler l'identité de son père bouleversera tout, en cela tu as raison. Mais le faire maintenant serait une erreur ! Écoute, Pierre : son documentaire va lui permettre de décrocher son diplôme de fin d'études. Quant à moi, j'ai promis à mon éditeur la biographie d'Endsen pour septembre. La traduction inédite de *L'eau-de-là* l'accompagnera ! Crois-moi, nous avons tous à y gagner.

Je lui fis remarquer que ce n'était pas à lui de le décider, que sa responsabilité envers Vanna était grande, il s'étonna de ma réaction :

— Pierre, ce n'est qu'une question de temps, voyons ! Qu'est-ce qu'un mois de moins ou de plus y changera ?

Ce en quoi, l'avenir lui donna tort. Mais ni lui ni moi ne pouvions alors augurer de ce qui allait s'ensuivre. Les semaines et les mois passèrent. Puis ce fut la fin de l'été et la rentrée littéraire. Je cherchai en vain le nom d'Anton Málek dans la presse. Sa biographie n'était pas parue et ne paraîtrait jamais.

La suite, je l'appris de la bouche même de Vanna.

Son documentaire tourné, elle s'était consacrée au montage tout le mois de juillet. *L'heure zéro* était sur le point d'être achevé, la bande son était prête ainsi que les bancs titres, lorsqu'elle décida, sur une impulsion, d'inclure une citation d'Endsen avant le générique de fin. Elle choisit un extrait de *L'eau-de-là*:

Un jour, l'eau répondra et délivrera à la terre son message...

On était le soir du 10 août 2002. Des averses torrentielles s'abattirent sur le pays durant la nuit. A Prague, la pluie se déversa sans discontinuer tout un jour. Les eaux de la Vltava enflèrent rapidement, puis ce fut l'inondation. On ne comptait plus le nombre de maisons sinistrées au bord du fleuve. L'une d'elles, la demeure où Anton résidait, subit de graves dégâts. Les flots pénétrèrent jusqu'au deuxième étage, ils inondèrent sa chambre et son bureau. Anton n'échappa à la noyade que de justesse. Il était revenu sur ses pas pour sauver sa biographie et ne découvrit qu'une pâte informe de papier.

2. Solander

Nos conversations nous entraînaient souvent dans les arrières quartiers de la ville.

Les chantiers de construction étaient là plus nombreux que partout ailleurs. A l'époque dont je parle, la zone Est en comptait à elle seule plus de quatre. Les temps étaient au progrès. Une nouvelle ère de modernisation débutait.

Pour deux garçons de notre âge, c'était simplement le temps de l'école.

Nous nous arrêtions entre deux palissades et laissions nos yeux courir parmi les décombres. Il s'agissait en général d'un taudis, d'un hôtel

tombé en désuétude. Des lambeaux de tapisserie collaient aux débris, des tableaux décrochés avaient laissé leur marque sur les murs du lotissement voisin, des catelles adhéraient encore par endroits...

J'avais souvent été saisi par l'expression fixe, presque absente de son regard à ces moments. L'impression non seulement qu'il voyait *autre chose* que ce que nous avions sous les yeux, mais que cet autre chose se situait *ailleurs*.

Je me suis rappelé cette sensation aujourd'hui, en descendant la rue Ventoux. Le Luminaire, un ciné-club de quartier, vient d'être rasé. Il était condamné à disparaître depuis longtemps. L'équipement était vétuste, la qualité de l'image souvent abominable. Avec le temps, le système électrique s'était détraqué: de jour, Le Luminaire conservait son nom intact; la nuit venue cependant, on ne lisait plus que «Le Lu..naire», un sobriquet que les habitués, le «cercle des lunaires», s'étaient aussitôt approprié.

Ce matin toutefois, livré à la contemplation du Luminaire réduit à l'état de gravats, c'est moins à eux que je songeais qu'à Endsen. La zone Est de notre enfance, l'école et maintenant, le ciné-club

de la rue Ventoux: tout disparaît irrémédiablement de ce qui me le rappelait. Et chacune de ces disparitions me renvoie à son regard. Que voyait-il qui se dérobaient ainsi à ma vue?

Quel était cet *ailleurs* où je n'étais pas?

*

L'appartement n'est pas grand et l'équipement est vétuste; je m'y sens pourtant chez moi. La vue sur la cour intérieure m'a longuement retenu. Un large carré d'herbe à ciel ouvert. Moins soigné qu'un jardin, de meilleure allure qu'un terrain vague. Une barque renversée repose dans un coin. A côté, une porte est couchée le long du mur. La clef se trouve encore dans la serrure.

De la rue, on ne se doute pas de l'existence de cette enclave privée.

Ce matin, j'ai vu une femme y promener son enfant et suspendre du linge.

*

Tout porte à croire que j'ai été son seul confident. Pendant plus de trente ans, ses lettres me sont parvenues à la même adresse. Les périodes de silence alternaient avec des missives de plusieurs pages. La plupart provenaient de l'étranger,

certaines de pays qui n'existent plus aujourd'hui.

Elles constituent un témoignage unique pour qui veut comprendre quel homme était réellement Endsen: «L'homme caché», comme on l'avait surnommé d'après le titre de son premier roman ou le poète visionnaire de *L'eau-de-là?*

Là n'est pas l'essentiel. Ses premières lettres datent de son entrée au pensionnat. J'ai reçu le dernier document écrit de sa main en avril 1991, soit six ans après sa mort présumée, à Prague. Son contenu ne laisse plus de place au doute. Son séjour à Prague ne mit pas un point final à son cheminement. Bien au contraire, il lui ouvrit le passage vers un nouveau départ, une nouvelle vie, une nouvelle destination.

Si de nombreux chercheurs nous ont restitué dans le détail l'errance de Rimbaud à Aden, la quête mystique d'Artaud en Irlande, aucun pourtant n'a jamais percé l'énigme de l'ultime destination d'Endsen. L'a-t-il voulu ainsi? Personne ne discute plus aujourd'hui son droit à l'anonymat. Pas d'interviews, pas de photos; tous les deux ans environ, une nouvelle publication, un événement publicitaire auquel il ne participait naturellement pas: Endsen avait choisi sa vie.

Son œuvre a été sa vie.

C'est pourtant de ses derniers pas dont j'aimerais parler. Avant que tout ne disparaisse.

Avant que le temps de le suivre dans son dernier voyage ne vienne.

*

Traverse le pont en verre; le fleuve glisse sous mes pieds.

L'eau se balance doucement d'un côté à l'autre du courant. Je m'arrête pour regarder au loin. Autour de moi, les passants s'attardent également. Ils vont et viennent dans la lumière éblouissante du pont.

Leur visage s'espace curieusement dans l'éclat du soleil. Ils sourient comme au bord d'un évanouissement. Nos corps se frôlent, nous nous voyons pourtant du fond d'un lointain infini. Un rire soudain nous rapproche. Le ravissement qui me saisit m'ôte la parole.

D'ici, on découvre la ville comme à l'entrée d'un port.

*

Cela remonte à l'époque de ses premières productions poétiques, celles d'un adolescent de quinze ans, trop fier pour les ranger dans un tiroir. Avec l'aide d'un complice, Endsen utilise

la presse de l'école pour tirer deux milles exemplaires de son poème *Chant sans terre*, qu'ils affichent la nuit même sur les portes de la ville. Personne ne songea à une plaisanterie.

Il fut renvoyé et passa trois ans dans un pensionnat de province. J'étais son complice, ma peine fut moins sévère: on me priva de mon meilleur ami — c'était bien assez. N'eut été cet incident, j'ignore comment notre amitié eut évolué. Elle en fut à jamais scellée.

La vie de pensionnat renforça chez Endsen un esprit de dissidence et une détermination qui, plus tard, lui ouvrirent grandes les portes d'une renommée fulgurante. *Imago*, son premier recueil, fut à l'origine d'un véritable renouveau de l'art poétique.

Endsen accueillit ces réactions à la fois avec distance et satisfaction. Son rêve était atteint: la poésie à la portée de tous, la poésie sourcière de «réel» magnétisait les foules, circulait dans les rues. S'ensuivit pour lui une période d'activité féconde qui lui fit réaliser la véritable portée de son pouvoir.

Il participa à des débats publics, donna des conférences sur la poésie, dans lesquelles il soutint ses convictions (la vie n'est pas rivale de la

poésie, le réel est d'abord gisement poétique...). Il rencontra un succès unanime. Le feu avait pris. Il s'agissait à présent de veiller à ce qu'il ne le dévore pas.

Il se retira six mois dans une terre du nord et en revint avec un second recueil. Ce fut *Terre-plein*, dont la critique du jour devait dire: «Cette recherche d'une terre originelle que chacun porte en soi se présente comme une sensualité magique du monde.»

Son nomadisme poétique était né.

*

Je ne me sens jamais désorienté ici, mais extraordinairement «réorienté». Sans même demander le chemin aux passants, j'ai trouvé tout ce que je cherchais dès le premier jour, le jour de mon arrivée.

J'ai flâné par les rues et contemplé chaque chose sans parler à personne, enchanté par ce que j'ai vu. J'avais parfois l'impression — mais une impression vertigineuse, lucide — d'effleurer une réalité extraordinairement belle.

J'ai marché ainsi une heure, peut-être deux, sous une poussée inexplicable.

*